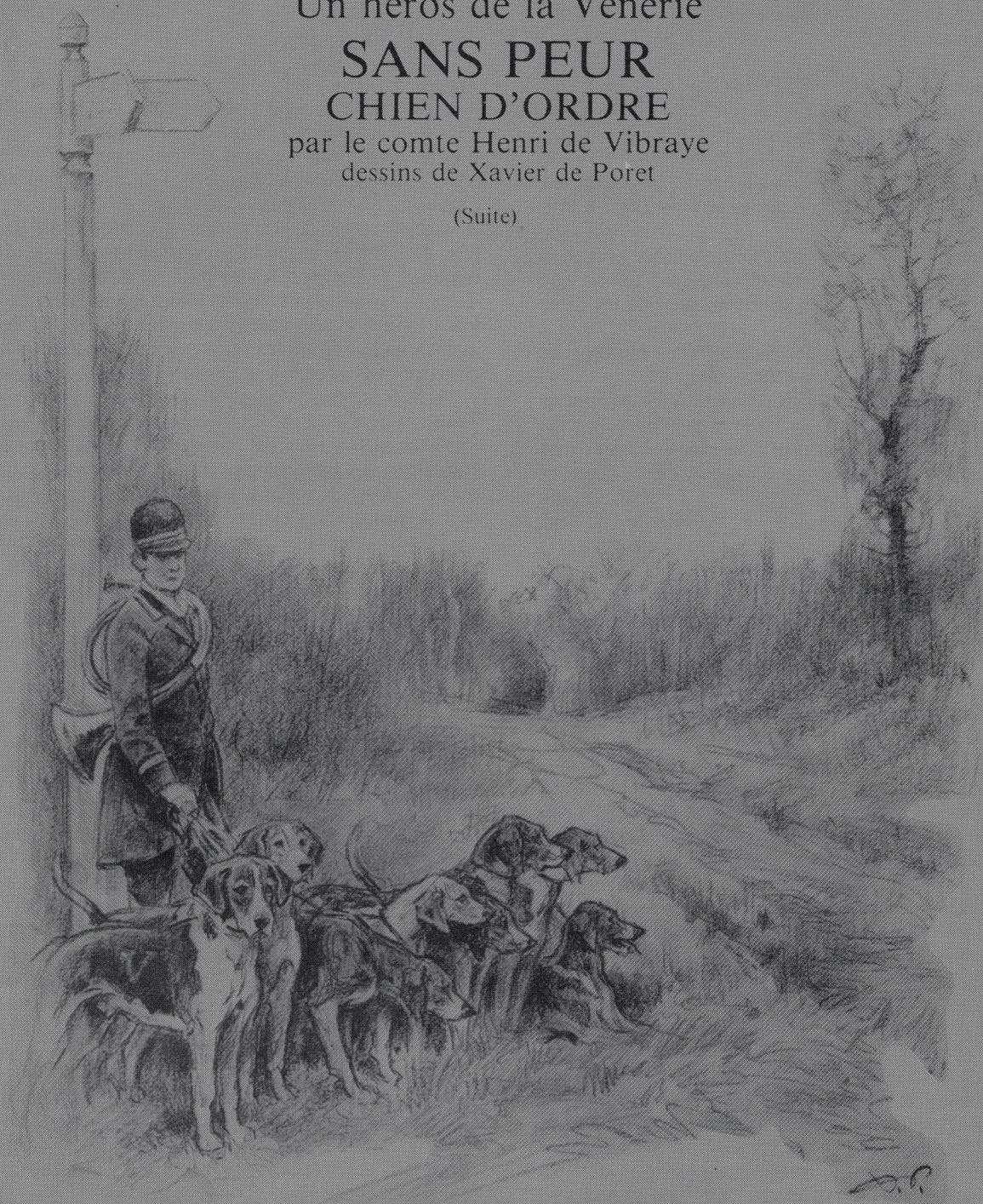


Un héros de la Vénérerie
SANS PEUR
CHIEN D'ORDRE
par le comte Henri de Vibraye
dessins de Xavier de Poret

(Suite)



Bientôt on entendit crier tayaut par plusieurs voix d'hommes. Puis, immédiatement après, «la vue» sonnée par différentes trompes. Enfin «la 4^e tête» sonnée par la trompe si claire et si facilement reconnaissable de M. de Naudechay. Le piqueux arrivait à l'endroit où le cerf avait sauté. La tête de son cheval tournée dans la direction prise par l'animal, il sonnait des «bien aller».

Les vingt chiens arrivaient si bien groupés qu'il n'y avait pas trente mètres entre le premier et le dernier ; ils galopèrent gaiement à qui mieux mieux ; quelques jeunes, l'air étonné, suivaient simplement les autres sans mettre le nez par terre, sans avoir «goûté» la voie, et, sans comprendre ce qu'ils faisaient, criaient un peu mais plutôt de joie que par conviction. Sans Peur au contraire, déjà tout à son affaire, chassait, lui, pour de bon.

— En voilà un qui est bien déclaré, dit, en le voyant passer, M. de Naudechay. Je crois que ce sera un bon chien.

— As-tu entendu, glissa à Sans Peur le chien très sage appelé Questeur, qui avait sauté en même temps que lui l'allée. J'ai entendu qu'il disait du bien de toi en te regardant.

— Tant mieux ! fit l'autre criant de plus belle. Comme c'est merveilleux, la chasse !

— Tu as l'air bien en condition, répartit l'autre, mais ne te figure pas que ce n'est rien de prendre un cerf. Tu t'en rendras compte si notre bête de chasse se met à ruser. Dans ce moment-ci elle prend de l'avance et nous galopons moins vite parce que l'odeur semble moins forte : c'est que nous avons maintenant le vent dans le dos... N'oublie pas non plus qu'il y a des cerfs qui galopent comme cela quatre heures de suite et que cela leur est plus facile quand il y a du fourré au ras du sol qu'à nous qui sommes plus petits que lui.

— Et puis, ajouta Mentor qui les rattrapait, il y a les buissons d'épines qui vous déchirent la peau, les ajoncs qui vous piquent, et les étangs, les rivières qui vous gèlent... Tout cela ne facilite pas notre tâche.

— On verra bien ! Je ferai comme les autres... C'était bien amusant de galoper à travers bois. Jamais Sans Peur ne s'était trouvé à pareille fête. Quand on passait à travers futaies surtout, il était enthousiasmé. On voyait toute la meute, les cavaliers qui suivaient bien, on entendait les voix joyeuses des uns et des autres et les trompes sonores.

C'était un peu différent et surtout bien plus fatigant de galoper à travers les taillis. On ne voyait pas tous les camarades. On parlait moins et moins fort. Le piqueux n'était pas sur vos talons. On ne l'apercevait qu'au passage des lignes et des layons. Sa voix chantante, sa trompe bien connue s'entendaient moins souvent et de plus loin.

Au bout d'une première demi-heure qui avait été une charge éperdue, les chiens entendirent de nouveau sonner la vue, mais à une assez grande distance, leur sembla-t-il. Un galop rapide, dont le son lui arriva, suivit la fanfare. C'était celui du cheval de M. de Naudechay qui partait en avant. On arriva au bout d'un moment à l'endroit où le cerf avait sauté. La meute ne formait déjà plus le groupe compact de tout à l'heure. Les chiens s'étaient un peu égaillés. Il y avait des retardataires. M. de Naudechay était arrêté et la tête de son cheval était tournée du côté par où arrivaient les chiens. Sans Peur, qui était parmi les premiers, ne fut pas peu surpris d'entendre le commandement de : «Arrête» adressé aux premiers arrivants puis aux suivants. Il s'arrêta, obéissant...

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il à un camarade. Nous serions-nous trompés ? Pourtant il

me semble que je suis bien certain que c'est *notre* animal et pas un autre qui a passé là...

— Tu ne comprends pas ? fit l'autre. Tu ne vois donc pas que nous sommes en avance sur les autres ? Il y a de vieux chiens qui n'ont plus le même train que nous, des jeunes qui suivent sans comprendre, enfin des traînards : il y en a presque toujours au bout d'une demi-heure de chasse et bien plus après une heure ou deux. On veut tout simplement nous «rameuter».

Sans Peur s'arrêta donc non sans regret, comprenant toutefois à l'accent de M. de Naudechay qu'il n'était pas en faute. Le piqueux était arrivé.

— Faut-il mettre à la voie maintenant, monsieur ? demanda-t-il.

— Attendez un instant. Nous avons marché d'un tel train que les chevaux sont essoufflés. Les chiens aussi d'ailleurs. Je suis content de plusieurs jeunes chiens. Sans Peur et Sans Façon seront fameux, j'en ai l'impression.

— Ce Sans Peur a une gorge magnifique, dit Rauguillert. Je l'ai bien entendu tout à l'heure sous futaie. Et il galope facilement, le nez haut. Il sera bon.

Tout le monde était arrivé maintenant. Les cavaliers, leurs montures, les chiens avaient soufflé. M. de Naudechay ôta sa cape, tourna la tête de son cheval vers la direction prise par le cerf et dit d'une voix engageante :

— A la voie, mes beaux !

Toute la meute se précipita comme un torrent, avec un récri formidable qui fit retentir la forêt. Les trompes sonnèrent des bien aller et tout le monde partit au trot ou au galop, cherchant, cet un passage, qui un layon dans le taillis assez clair à cet endroit.

— Je suis bien content que notre cerf ait sauté la grande ligne, dit M. de Naudechay à un ami. Non seulement je l'ai bien vu, mais j'en ai bien «revu», le sol étant un peu humide et sans herbe là où il a passé. Il a, à l'antérieur droit, une «connaissance» facile à reconnaître. C'est bien ce que m'avait dit Rauguillert. S'il est quatrième tête par le bois, je ne l'aurais pas cru tel par le pied. Il ne doit pas être plus de troisième tête d'âge. Mais ce doit être un coureur : il a déjà le pied usé.

— En effet, il passait au petit galop sans avoir l'air de se presser et pourtant il a déjà pris pas mal d'avance. Il y avait un bon quart d'heure qu'on avait arrêté lorsque tout à coup Sans Peur qui, plein d'ardeur avait pris la tête, donnant à pleine gorge, ralentit, hésita et finalement s'arrêta demandant aux camarades expérimentés, qui avaient réagi comme lui, ce qui pouvait bien se passer.

— A l'instant le sentiment était plus fort qu'auparavant et maintenant, plus rien... Aussi je me tais. Que faut-il faire ?

Mentor arrivait, un peu grognon.

— Tu vas comme un fou. C'est bien simple. Notre cerf qui a un peu d'avance a fait une «double voie». La «double» t'a donné l'impression qu'il sentait plus fort. Maintenant tu es «à bout de voie». Reprenons la «double», en revenant sur nos pas. Il doit s'échapper d'un côté ou de l'autre. Tiens, regarde là-bas Talbot, l'angliche... Je parie qu'il a retrouvé la voie. Mais il va bien se garder de crier tout de suite !

— D'abord il n'a presque pas de gorge, répliqua Malabar, un grand tricolore de l'âge de Mentor.

— C'est vrai et puis surtout, égoïste comme tous les Anglais, il aime bien mieux chasser pour son compte que d'avertir les camarades. A peine nous a-t-il vus «en défaut» qu'il a fait un grand cercle pour retrouver la voie droite, sans «défaire» la ruse.

— On aura vite fait de le rattraper s'il est sur le droit... Ah ! voici du nouveau !



En effet, Mentor d'abord, puis quelques autres, suivis bientôt de tous les chiens présents indiquaient par une belle «donnée» qu'ils avaient retrouvé la voie. Ce fut au bout d'un instant le «récri» indiquant la continuation de la poursuite. Ils eurent vite fait de rattraper l'anglais et de lui reprocher sa conduite peu sportive.

— Moâ oune Onglé pâ spôtif !

— Ce n'est pas le moment de discuter la question, répondit Mentor. Pour toi l'esprit sportif existe en effet, mais seulement entre Anglais. Ton «fair play» ne colle pas avec les gens des autres pays.

On courut encore pendant une demi-heure.

— Que sonne-t-on donc là ? fit tout à coup Sans Peur.

— Ça ?... Mais c'est le «bat l'eau».

— Déjà, fit le jeune chien. C'est donc qu'il est déjà pris notre cerf !

— Oh ! que non ! Détrompe-toi ; c'est une de ses ruses. Il sait bien que ce n'est pas commode de suivre une voie dans un étang, surtout l'étang des Landes, où il doit être si j'en juge par la direction qu'il a prise. Il y a là une grande nappe d'eau sans jongs. Si on nous laisse aller à l'eau, cela va être une belle partie de natation !

On débouchait à cet instant sur un vaste espace découvert qui bordait en effet l'étang des Landes. Les jongs avaient été fauchés l'été précédent. Le cerf n'avait pas pu s'y cacher et ceux qui étaient arrivés en avance avaient sonné le «bat l'eau», l'ayant aperçu qui traversait à la nage la partie profonde de l'étang, puis qui disparaissait dans les jongs au loin de l'autre côté. Rauguillert averti par les fanfares, était arrivé au bord de l'eau avant les chiens.

— Aou, aou, aou...

— Tiens, on nous emmène, dit un jeune chien qui n'avait naturellement jamais vu cette manœuvre et se montrait surpris.

— Bien sûr, lui répondit un ancien, Rauguillert n'a pas envie qu'on s'esquinte à nager. Il va certainement nous faire faire le tour de l'étang. De cette façon, ça n'aura donné aucune avance au cerf de traverser l'eau, au contraire !

Un bref appel de trompe. Le piqueux part au petit trot longeant le bord de l'eau à une trentaine de mètres et continuant ses appels. Tous les retardataires rattrapent à la hâte. Le retour de l'étang représente un

parcours d'un demi-kilomètre. On va à petite allure pour que les chiens ne soient pas essoufflés, et pas trop près de l'étang de façon que la voie sortante ne soit plus «lavée» par l'eau qui aurait dégoutté du corps de l'animal... Ces minutes semblent longues.

Soudain, quelques chiens poussent ces petits grognements qui précèdent le «récri» en appuyant du côté opposé à l'eau. Mentor tourne franchement dans cette direction en donnant un profond coup de gorge. Les vieux font de même, les jeunes se «récrient» de joie, enfin tous «donnent» à la fois en partant à fond de train. Ils ont trouvé la sortie de l'eau. Mentor galope en tête.

— Aucoute à Mentor ! fait Rauguillert.

Et un vibrant «bien allant» confirme que tout le monde est dans le droit chemin. Ces quelques minutes qu'ont duré le tour de l'étang ont été un répit pour tous.

On était rentré sous bois. Mais voici qu'une trompe un peu lointaine entonne la «vue» suivie du «débucher». Il fallut expliquer à Sans Peur encore peu au courant ce que signifiaient ces différentes fanfares.

— Ça va être chic, lui expliqua un camarade. On va courir en plaine. C'est autrement plus agréable qu'à travers bois. Nous reprendrons de l'avance sur notre animal bien qu'il soit assez loin. Voilà qu'il prend la direction de la Taille des Monts. J'ai fait déjà deux fois ce débucher-là l'année dernière. Prépare tes jambes. Mais tu vas voir. Je parie que Rauguillert va nous rameuter encore une fois auparavant. Il a raison d'ailleurs. Regarde en arrière : il y a déjà des retardataires. J'en aperçois là-bas qui ont dû traîner autour de l'étang.

En effet, quelques chiens égarés par une allée et venue que le cerf avait fait avant de prendre l'eau, s'étaient trouvés à bout de voie et, arrivés à l'étang, y étaient entrés, en étaient ressortis et erraient de côté et d'autre ne sachant où retrouver «le droit». Ta ta ta, ta ta ta, ta ta ta... C'était le galop du cheval du piqueux se rendant en toute hâte à l'endroit où la trompe avait indiqué que l'animal de chasse débûchait. Et les chiens se hâtaient gaiement. Bientôt ils s'aperçurent, se profilant à la lisière d'un talus, la silhouette du piqueux sur son cheval dont la tête était tournée vers eux.

— Arrête, les bellots ! Arrête ! fit-il d'une voix calme et nette.

Cet ordre bref avait suffi. Les chiens voyant le cheval tourné de leur côté avaient compris qu'ils devaient s'arrêter. Le premier groupe était bientôt rejoint par les attardés que les trompes des veneurs appelaient incessamment. Tous criaient de joie sur place, attendant impatiemment le moment de s'élancer de nouveau. Les moins vigoureux étaient contents de pouvoir souffler un peu. Rauguillert renouvelait ses appels de la trompe et de la voix pour que tous fussent bien rassemblés avant l'élan attendu du galop en plaine. Bientôt tout le monde eut rejoint.

— Allez maintenant, Rauguillert, dit M. de Naudechay.

— A la voie, mes bellots...

C'était la voix engageante de Rauguillert qui avait retourné son cheval. Le «vol-ce-l'est» profondément marqué dans la terre nue de la plaine indiquait par son écartement que le cerf commençait à «avoir de la chasse».

Tous ensemble, veneurs et chiens s'élancèrent, les premiers suivant les seconds ou galopant sur le flanc de la meute.

C'était une vaste plaine grisâtre, un de ces chaumes non encore retournés comme il y en a tant en Berri au mois de Novembre. Les dernières pluies avaient rendu le sol élastique et favorable à la qualité de la voie en même temps qu'il faisait un terrain excellent aux pieds des chevaux et des chiens. Un petit massif de pins coupait l'horizon. Le vent n'était ni tout à fait favorable, ni tout à fait contraire. Il venait de côté par rapport à la direction qu'avait suivie le cerf. Celui-ci savait où il allait et, déterminé quant au but qu'il visait, n'avait pas pris la précaution de marcher le vent dans le dos pour favoriser sa fuite en éloignant pour ainsi dire des poursuivants l'odeur qu'il laissait derrière lui.

Quelques cavaliers suivaient les chiens de près en sonnait des «bien aller». D'autres, ayant aperçu un chemin qui les mènerait à la Taille des Monts préféraient le suivre à la queue leu leu, plutôt que de courir à travers pays en sautant fossés et talus s'il s'en trouvait.

— Tu vois ceux-là, dit Mentor à Sans Peur, ils chassent «au parti». Au lieu de nous suivre, ils vont tout droit à ce bois là-bas vers lequel ils pensent que s'est dirigé notre animal. Ils arrivent ainsi parfois avant la chasse qu'ils ne suivent pas : ils la précèdent et en sont très fiers. Le comble du bonheur pour eux est de voir le cerf de chasse, ou tout au moins un cerf. Il faut donc se méfier de leurs renseignements. Généralement, de toute la chasse ils ne savent rien de ce qui s'est passé. Quand on prend, ce sont ceux-là qui font les malins et expliquent le coup. Rien n'agace plus M. de Naudechay !

— Au moins ne disent-ils rien pendant la chasse, répond Sans Peur.

— Détrompe-toi ! Il en est qui veulent faire croire qu'ils «sont à la chasse» et qui sonnent des «bien aller» à un kilomètre de la voie et des «vues» quand ils distinguent à peine l'animal tant il est loin !

— Ça doit agacer le patron ?

— Je te crois ! Il a souvent envie de les envoyer au diable. Il est fatigué de leur répéter que, s'ils ont absolument besoin de sonner, ils se donnent la peine de se porter sur la voie ou à peu près. Autrement, comprends-tu, les fanfares qui devraient être des renseignements ne peuvent que tromper, surtout les retardataires. Tout le monde n'est pas assez bien monté, ou assez cavalier pour être à la queue des chiens. Il est donc inutile de faire faire aux veneurs trop lents un détour qui les éloigne au lieu de les rapprocher de la chasse.

Ces propos n'empêchaient pas nos amis de courir et de «donner» à pleine gueule, car la voie était très bonne. Nous ne savons pas combien de choses les chiens peuvent se dire entre eux rien que par la mimique de leurs physionomies. C'est un langage dont les humains ne comprennent qu'une bien faible partie.

Il y avait une heure et demie qu'on courait depuis le découpler. La Taille des Monts est fourrée ; l'animal de chasse en connaît tous les recoins et tous les habitants. Le «changement de forêt» a indiqué qu'on rentrait dans un bois. Et voici que le récri des chiens s'amplifie d'une façon extraordinaire...

— Qu'est ceci ? dit Sans Peur.

— Remarque, lui répond un ancien, que ce sont les cris de nos jeunes camarades qui dominent. Ils donnent de toutes leurs forces et avec joie, parce que toute une harde a été mise debout par notre cerf et bondit devant nous. Tu vois bien au contraire que nous autres, nous ralentissons et parlons moins fort : nous voulons d'abord nous rendre compte de la seule chose importante : *notre* cerf est-il dans la harde ou s'est-il remis après avoir fait partir les autres ? Il faut distinguer son odeur de celle de tous ces bestiaux-là.

— Il y est, j'en suis certain, dit Chanteur, chien de change infailible... Mais faisons attention. Il pourrait bien se taper et laisser courir la bichaille.

— Bichaille ! Il y a pourtant un cerf là-dedans, mon nez me le dit, répond un impatient.

— Doucement, fait un troisième... Un cerf, oui, mais le nôtre n'est pas là. Je galope sur les flancs de la troupe pour trouver par où il s'échappe.

On entendit à ce moment la voix grave de M. de Naudechay :

— Sagement, sagement, faisait-elle d'un ton de reproche. Rauguillert ! Chanteur n'en veut pas... Débardeur non plus... Au retour mes beaux. Arrête ses jeunes qui ne font que des bêtises.

Sans Peur n'était pas de ceux-là. Il avait saisi ce qui s'était passé. Son odorat compréhensif, prévenu par les gens expérimentés, avait démêlé toutes ces voies enchevêtrées, discerné l'«accompagné» puis la disparition de la voie du cerf de chasse... Il s'était arrêté comme la vieille garde.

— Ce n'est pas tout de s'arrêter, lui jette Chanteur qui passe au trot, l'air affairé, prenant son «contre». Il faut être «requérant», chercher et retrouver la voie de notre cerf de chasse.

Les vétérans requéraient en effet de tous côtés. Cela dura deux ou trois minutes. Puis l'un d'eux donna un coup de gueule joyeux : il avait retrouvé sa voie. Les autres accourus pour se rendre compte avant de «donner» à leur tour, reconnaissaient à leur tour le bien-fondé de ce premier appel et entonnaient l'hymne triomphal de la voie reprise, accompagnés d'un bien aller entraînant de M. de Naudechay.

Aussitôt, les jeunes, arrêtés, puis ralliés par Rauguillert, arrivaient, tout honteux d'abord, puis se remettaient à chasser gaiement, criant à qui mieux mieux.

La chasse se poursuivit encore pendant une heure environ, la voie se réchauffant à mesure. On entendit bientôt sonner de nouveau le bat-l'eau. Un veneur qui avait pris les devants à l'approche de l'étang Pipet, avait vu le cerf y entrer. C'était une grande nappe d'eau fort claire.

On aperçoit distinctement le cerf traversant à la nage un vaste espace découvert. Mais cette fois, les chiens sont tout près de lui ; ils l'aperçoivent et sautent à l'eau. Il hésite à sortir, espérant les décourager de la poursuite en nageant indéfiniment. Aussi se met-il à décrire un vaste cercle assez lentement, puis lorsque

les chiens croient l'avoir rejoint, il repart à toute vitesse et reprend de l'avance. Pourtant les chiens arrivés les derniers lui coupent la retraite tandis que les premiers se rapprochent. Il lui faut faire à chaque fois un grand effort pour n'être pas rattrapé. Au bout d'un quart d'heure de nage, il devient probable qu'il ne sortira plus de l'étang. Les chiens le touchent presque. Ses forces déclinent visiblement.

On est allé chercher un bateau amarré à un bout de l'étang. Deux veneurs y sont montés et, à force de rames, poursuivent aussi le cerf. Les chiens le coiffent... Il se dégage pour se trouver en face du bateau qui l'oblige à se retourner. Cette fois les chiens lui sautent sur le dos, le saisissent à l'encolure, s'accrochent à ses oreilles. Il se secoue furieusement et repart. Mais l'un des veneurs du bateau l'a saisi par la queue d'une main tandis que de l'autre il lui enfonce son couteau de chasse derrière l'épaule. Il tombe la tête sous l'eau. Quelques soubresauts et c'est fini. On sonne de tous côtés l'hallali tandis que toute la meute mord à qui mieux mieux dans le corps immobile de sa victime. Sans Peur s'en donne à cœur joie. Il ne voudrait plus lâcher sa proie... Pourtant depuis une demi-heure qu'il est dans l'eau, le froid le saisit un peu. Et il n'est pas trop fâché quand les appels de Rauguillert lui intiment l'ordre de regagner la terre ferme avec ses camarades.

Ceux du bateau ont attaché le cerf avec la touche d'un fouet de chasse et le ramènent lentement vers la rive pendant qu'on rassemble les chiens à l'abri du vent auprès d'un taillis qui n'est qu'à dix pas du bord de l'eau.

On amène le cerf. On le tire au sec. Maintenant vont commencer les préparatifs de la curée. Sans Peur et tous les jeunes chiens regardent avec stupeur le spectacle nouveau pour eux de l'étrange cuisine en plein à laquelle on procède aussitôt.

— Pourquoi laisse-t-on la tête attachée à la peau ? interroge une des nouvelles recrues.

— D'abord on dit la «nappe» réplique un de la vieille garde. Tu verras tout à l'heure ce qu'on fera de la «nappe» avec la tête.

Le piqueux aidé du valet de chiens levait les cuissots, les épaules, le filet... On emportait tous les bons morceaux qu'on entassait dans une carriole.

— Pour qui est-ce donc ? demande Sans Peur.

— Mais... pour les fermiers riverains, les gardes et aussi pour le piqueux qui conserve toujours un bon morceau pour lui et sa famille. Quant au patron, il distribue toujours toute la viande et ne garde jamais rien pour lui.

— Par exemple, je ne comprends pas cela ! Ça doit pourtant être rudement bon toute cette viande saignante...

Mais voilà que Rauguillert donne encore de petits morceaux à des paysans qui sont venus simplement pour regarder et qui n'ont rien fait. Il ne restera rien pour nous !—

— Tranquillise-toi ; il en restera... Seulement il faut bien faire plaisir à ceux qui aiment la chasse, qui la suivent en carriole, à bicyclette ou même à pied. Ils sont contents de rapporter chez eux un petit rôti. Nous autres, nous trouvons bon ce qu'ils n'aiment pas.

La distribution était finie. Lucien ramassait en un tas autour de la carcasse tous les morceaux épars. Puis il recouvrait le tout de la nappe avec la tête posée à terre, ce qui donnait vaguement à l'ensemble l'aspect d'un animal couché, aplati dans l'herbe. On avait confié à un jeune garçon pris dans l'assistance le soin de balancer la tête du cerf devant les chiens haletants. Sans Peur trépignait d'impatience et de joie.

Les hommes d'équipage s'étaient lavé les mains, avaient remis leurs habits enlevés pour faire la cuisine du cerf. Les veneurs s'étaient approchés, leur trompe à la main. Ils se répartirent en deux groupes, les uns autour des piqueux, les autres autour du maître d'équipage et les fanfares commencèrent attaquées par M. de Naudechay et son groupe, reprises par l'autre : la vue, la quatrième tête, enfin l'hallali.

— Ça va être notre tour de nous régaler, dit-on à l'oreille de Sans Peur.

Sur un signal de Rauguillert, le jeune garçon avait prestement enlevé la tête avec la nappe et les plaçait dans la voiture avec la viande.



Le festin était prêt. Rauguillert, debout derrière la venaison, appelait d'abord les chiens et les rangeait arrêtés devant son fouet haut. Tous hurlaient d'impatience. C'étaient de bruyants abois. Cette attente parut longue aux appétits aiguisés par la course.

— Hallali mes beaux ! cria enfin le piqueux en abaissant son fouet. Toute la meute se précipita à la curée. Ce ne fut plus qu'une mêlée silencieuse, troublée par le bruit des mâchoires avides et le craquement des os dans les gueules affamées.

Sans Peur et les autres étaient ivres de sang et de bonheur. La face toute barbouillée de rouge, il s'en donnait à cœur joie... Mais tout festin à une fin et bientôt il ne resta plus qu'une carcasse soigneusement grattée par les dents d'une vingtaine de chiens vigoureux.

Les fanfares avaient repris après qu'on eût fait les honneurs du pied à une jolie dame blonde qui avait suivi toute la chasse à cheval. Cela intéressait peu les chiens qui avaient vaguement aperçu Rauguillert portant sur sa toque le pied droit de devant du cerf, soigneusement tressé, à la dame élue par le maître d'équipage. La fanfare des honneurs du pied avait été suivie d'autres fanfares. On réunit enfin les chiens. La plupart furent recouplés. Ceux qui étaient connus pour leur sagesse furent laissés libres. Ce ne pouvait être que des anciens et Sans Peur ne pouvait prétendre encore à ce privilège. Il fut couplé à un sage vétérinaire avec lequel il pourrait échanger des réflexions sur cette belle journée, la première de sa vie active. Il fallait rentrer.

Rauguillert remonta à cheval, Lucien aussi, et l'on partit, le premier devant, le second derrière la troupe. Les messieurs et la dame étaient, eux aussi, remontés à cheval et repartaient en avant causant gaiement. Il y avait une douzaine de kilomètres à faire pour rentrer à Naudechay et naturellement on ne suivit pas la route prise le matin au départ, car on était bien loin maintenant du rendez-vous.

On traversa un village ; Les lumières s'allumaient. Les hommes et les chevaux projetaient de grandes ombres qui semblaient courir sur les murs. Les hommes d'équipage sonnaient des fanfares qui attiraient les habitants sur le pas de leurs portes.

— V'là la grand chasse qui passe, disait l'un.

— C'est la *vannerie*, disait l'autre.

— Alors, Rauguillert, v'l'avez pris ?...

— Mais oui, à l'étang Pipet, répondait le piqueux. Un peu plus de deux heures et demie. Une belle chasse pour la première...

— La prochaine foué, faudra qu'j'aille vouer ça. Où qu'ça sra ?

— Le rendez-vous est au Chêne Creux.

— Tant mieux, ça n'est point trop loin. Pi les chemins sont point trop pires par là.

— Allons bonsoir... A mardi, cria la voix de Rauguillert qui s'éloignait dans l'ombre.

Et l'on rentra à la nuit noire. On avait mangé de la venaison encore chaude, on avait bu à l'étang, mais ce n'était pas désagréable de trouver un chenil, une bonne soupe, de l'eau claire et surtout de la belle paille pour s'étendre.

Oh ! la bonne nuit traversée de rêves ! Comme on dormit bien en croyant par moments qu'on chassait encore. Au réveil toutefois on avait les pattes un peu raides et les yeux pleuraient un peu. Un bon pansage, suivi de quelques instants de promenade sur l'herbe remirent d'aplomb tout le monde ou à peu près...

Il y avait en effet, comme toujours après une assez longue chasse, quelques éclopés : pattes échauffées, piqûres d'épines, déchirures de ronces. Rauguillert et Lucien prodiguaient paternellement leurs soins. Après la courte sortie, on était rentré au chenil pour ne plus le quitter de la journée. Ceux qui n'avaient pas chassé feraient une bonne promenade le lendemain.

(à suivre)

(Publié avec l'aimable autorisation des descendants du comte Henri de Vibraye).

PETITES ANNONCES

• Personne sérieuse recherche chevaux en pension. Étant à 500 mètres de la Forêt du Gâvre, possibilité promenades. Écrire revue n° 66-1.

• Collectionneur échangerait important ensemble de boutons d'équipages antérieurs à 1900. M. Hubert Guillaies, 36, rue Vaneau, 75007 Paris. Tél. (1) 705.99.99

• A vendre une trompe Dauphine et une trompe d'Orléans ; un couteau de vénerie ; «La Vénerie Française Contemporaine» de Reille 1914. S'adresser à M. Hubert Guillaies, Expert Objet d'Art, 36, rue Vaneau, 75007 Paris. Tél. (1) 705.99.99 qui transmettra.

• Actions de chasse disponibles. 150 ha bois, 100 ha plaine. Limite Seine-et-Marne et Marne. 80 km de Paris. M. Larcher. Tél. (1) 860.62.64 ou 404.60.62

• Cherche à acheter chiots Poitevins. Tél. (55) 56.06.41 de 9 h à 12 h sauf samedi et dimanche.

• A vendre bottes de vénerie, taille 37, état neuf. Écrire Mme Legrand, 9 bis, bd Wallace, 92200 Neuilly.

• Jeune homme, 28 ans, aimant la nature et animaux, possédant poids lourd et ayant expérience des chasses, cherche place dans un équipage de chasse à courre pour soigner chevaux, chiens et pour transport sur les lieux de chasse, et en dehors de celles-ci, s'occuper de travaux divers dans propriété. Écrire revue n° 66-2.

• Groupe d'amis cherche location chasse vénerie, faire offre. - Jeune équipage désirant chasser à courre le lièvre, cherche initiations pour le courre du lièvre.

- Cherche chiens de lièvre (taille 55 cm environ) de 5 à 7 ans. S'adresser Jean-Pierre Pohu, Bas Bois Clair, 44330 Vallet. Tél. (40) 78.21.93 ou 78.20.75

• Famille anglaise cherche à louer (éventuellement acheter) propriété préférence Chantilly/Senlis et Ile-de-France : Grand salon et salle-à-manger, bibliothèque/bureau et petit salon, 5 chambres (ou plus), jardin/parc facile à entretenir, écuries pour environ 4 chevaux (ou à construire). Écrire revue n° 66-3.

• Recherche lot de 4 ou 5 chiens, 1, 2 ou 3 ans, taille 65-68, pour chasser le sanglier ou le renard. Écrire revue n° 66-4.